

Reiner Kunze, Mireille Gansel

« *In Time of Need* ». *A conversation about poetry, resistance & exile*, translated by Edmund Jephcott. With an essay by Ritchie Robertson, Libris, London, 2006, 120 p.

La rencontre et la collaboration entre Reiner Kunze* et Mireille Gansel* remonte au lendemain de l'écrasement du Printemps de Prague : dès 1971, Mireille Gansel traduisait et publiait des poèmes de Reiner Kunze avec des textes d'autres poètes de la RDA qu'elle avait publiés¹. Le recueil d'une cinquantaine de poèmes, *Un jour sur cette terre*, publié en 2001, et qui contient un poème que le poète dédie à sa traductrice et amie, permet de mesurer pleinement ce que Jean-Yves Masson*, dans sa recension pour la « Quinzaine littéraire », définit « l'histoire d'une complicité »². C'est donc en complices, mais sans complaisance, que Gansel et Kunze allaient aborder - lors des entretiens qu'ils eurent, les 24 et 25 mars 2004, à Oberzell-Erlau, en Bavière où réside le poète - la question encore brûlante (en témoigne l'actualité la plus récente, avec l'affaire Günter Grass) de la responsabilité éthique et politique des poètes, dans « les temps de détresse », d'abord en Allemagne, sous le régime nazi, puis en RDA où s'installe, au sortir de la période héroïque de la lutte antifasciste et de la reconstruction socialiste marquée par la présence-phare de Bertolt Brecht et d'Ernst Bloch, un régime autoritaire qui contrôle et persécute les intellectuels non alignés.

Le problème de fond, soulevé plus particulièrement par le « cas Huchel* », est examiné par Gansel et Kunze à l'aune des concepts de poétique, de résistance et d'exil : en effet, la question extrêmement sensible qui se pose au traducteur est celle de son engagement, dès lors qu'il traduit un auteur qui s'est trouvé confronté, dans sa vie et son œuvre, à un régime génocidaire comme celui de l'Allemagne hitlérienne, ou à une dictature.

Invité par Gansel à comparer la situation des écrivains français et allemands face à la dictature et à l'engagement dans la résistance, Kunze rappelle que, bien que les conditions ne fussent pas semblables, des intellectuels allemands s'opposèrent au régime nazi en risquant la condamnation à l'émigration extérieure ou intérieure, dont l'issue fut tragique pour la plupart (exil, déportation, assassinat) - tels Werner Bergengruen, Ernst Wiechert, Gertrud Kolmar, Reinhold Schneider, Albrecht Haushofer, Jochen Klepper. Ainsi, Reinhold Schneider, ayant appris, dès 1934, l'existence de camps de déportés, non seulement se servit de son roman historique *Las Casas vor Karl V* (Las Casas avant Charles Quint), pour protester contre la persécution des juifs, mais pendant la guerre il encouragea la résistance contre la violence, au

¹ *Anthologie de la RDA*, éd. M. Nadeau, Paris, Denoël, 1971.

² Jean-Yves Masson, *Reiner Kunze : « Ne pas nous incliner »*, in « Quinzaine littéraire », N° 822, 1-15 juillet 2002, p.6 : recension à *Un jour sur cette terre*, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2001-2002.

point d'être inquiété par la Gestapo au sujet de son œuvre littéraire et en particulier de ses sonnets : le sonnet était, en effet, considéré par le régime nazi comme « étranger à la race » (contrairement aux hymnes et chants guerriers), et par conséquent subversif. Néanmoins, les sonnets de Reinhold Schneider étaient transcrits et diffusés clandestinement, et une copie de son roman *Der Kreuzweg* (La voie de la Croix) circula même en camp de concentration, de baraquement en baraquement, comme le révéla, en 1946, le témoignage saisissant d'une déportée.

Mireille Gansel s'interroge alors sur la condition des poètes de culture germanique engagés, aux siècles passés, dans la lutte contre le pouvoir, le despotisme, et pour la liberté, tels Büchner, Lenz, le jeune Schiller : ne furent-ils pas toujours des émigrés de l'intérieur ? Et la résistance, la contestation du pouvoir ne furent-ils pas le fait de ceux qui appartenaient à des minorités persécutées, tel Heine ? Reiner Kunze, pour lequel l'entrée en dissidence fut une expérience douloureuse répondant à une nécessité intérieure d'ordre éthique et poétique, mais aussi à un choix existentiel et politique, répond à cela en posant un principe fondamental à savoir que la résistance est inhérente à l'art et qu'elle s'impose à son auteur, au-delà même de ses propres intentions, et en dépit de toutes les formes de censure. Y compris en RDA, où la profondeur et la rigueur que les écrivains et artistes mettaient dans leurs créations allaient de pair avec le sérieux de leur engagement citoyen et le degré de leur critique du système : même si en Allemagne, comme ailleurs, la revendication de la liberté d'opinion et de création fut toujours le fait d'une minorité. À son sens, ce serait appauvrir la poésie que de la réduire à l'engagement idéologique, et à son message politique, puisqu'elle vise l'humain dans son universalité et sa vérité.

Gansel entame alors le débat crucial et encore d'actualité autour du rôle de Huchel sous le Troisième Reich, qui occupe l'essentiel de l'entretien et démontre de façon exemplaire comment l'évaluation d'un auteur et de son œuvre ne peut être séparée de son engagement intellectuel et éthique dans l'histoire de son temps. La question est particulièrement sensible pour Mireille Gansel qui, engagée dans la traduction du poète, s'est trouvée profondément ébranlée par la documentation fournie par Peter Barbian au point d'être tentée de renoncer à son projet. Or cette documentation prouve que Huchel mena une activité littéraire publique, non seulement en continuant à publier ses poèmes (y compris dans le premier numéro de la revue *Das innere Reich* qui contenait un discours de Goebbels), mais aussi en produisant des œuvres radiophoniques. Et ceci en dépit du fait qu'à la fin des années Vingt et dans les années Trente, il ait été lié à la bohème berlinoise, entretenant des relations d'amitié avec des artistes et des philosophes tels que Bloch, Busch, Hasenclever, Kantorowicz, Koestler, Lukács, Reich,

Piscator, Weinart, rapidement dispersés et chassés par le nazisme, quand ils ne furent pas déportés et assassinés comme Gertrud Kolmar qu'il connut également, ou acculés à l'exil et au suicide comme Walter Benjamin qui fréquentait comme lui le Cercle Goldberg. Il fut surtout très lié à Hans A. Joachim, l'éditeur de la revue « Die Literarische Welt », qui émigra en France en 1933, sans pouvoir échapper pour autant à la déportation et à la mort. Or, ce fut en cette même l'année 1933 que Huchel adhéra à la très officielle association de écrivains du Reich (*Reichsverband deutscher Schriftsteller*). Ce que souligne Barbian - et que reconnaît également Kunze (tout en mettant l'accent sur l'humanité du personnage) - c'est que Huchel ne put jamais quitter volontairement son pays, sa langue, son environnement culturel, ni non plus sous le régime de la RDA, avant d'être mis à l'écart et d'être contraint à émigrer. Il garda le silence (« Il n'avait pas le choix » précise Barbian) en apprenant la mort de son meilleur ami Hans Joachim, mais il exprima, dès 1940, dans les vers qu'il lui dédia son bouleversement et le sentiment de son impuissance totale. L'article de Ritchie Roberston s'efforce justement de faire la lumière sur cette période et sur la situation complexe et ambiguë du poète³. Gansel et Kunze ont ainsi relevé dans les textes de Huchel, postérieurs à son exil, l'aveu d'une véritable condition d'aliénation face à une époque et à des événements qui le dépassaient, et ils suggèrent qu'il ait pu éprouver la nécessité et l'obligation d'écrire pour autrui une parole qui ne fût pas celle officielle du national socialisme - et ceci bien qu'il n'ait pu de l'intérieur adopter les positions courageuses que Brecht soutenait de l'étranger - : dès lors, sa tragédie fut sans doute de finir par être « un instrument mineur dans l'orchestre de Goebbels », lequel tenta aussi de plier à sa propagande les œuvres d'auteurs tels que Hölderlin, Kleist, Eichendorff, mais inutilement en raison de la résistance même de leur langue. La position de Kunze s'explique par sa conviction profonde que la poésie a un effet antitotalitaire dans la mesure où l'énergie créatrice qu'elle met en œuvre maintient une ambiguïté, une indécidabilité irréductibles à toute pensée unique, à toute manipulation autoritaire : et, par ailleurs, personne ne peut exclure que des allemands, confrontés à la destruction de leur propre pays, aient lu certains poèmes de Huchel, par exemple *Die Sichel Satans* (La faux de Satan) comme une allégorie des temps obscurs qu'ils traversaient. En fait, le caractère « apolitique » de ses écrits pouvait même être interprété comme une prise de

³ Ritchie Robertson, *Poetry, Power and Peter Huchel*, in « *In Time of Need* ». *A conversation about poetry, resistance & exile*, cit., pp. 63-90 : l'essai aborde les deux questions soulevées par l'entretien entre Mireille Gansel et Reiner Kunze : les relations entre poésie et pouvoir, ou plus largement entre les intellectuels et le pouvoir, et la relation entre les poètes et le paysage qui les entoure, entendu aussi comme environnement culturel et linguistique. L'étude décrit avec précision la spécificité historique et politique des périodes et des événements traversés par Peter Huchel : il confirme l'isolement et le désespoir croissants du poète sous le régime nazi, et l'importance de sa tentative de créer avec « Sinn und Form » un nouvel instrument et lieu de rencontre pour le débat littéraire.

position politique et un engagement éthique, en raison de son respect absolu des exigences de la poésie : et sa poésie fut indubitablement, selon Kunze, de la grande poésie. Preuve en est pour lui le fait que le juif allemand Hans Mayer a voulu rendre hommage à « Sinn und Form » (où Huchel publia des textes de Gertrud Kolmar, Nelly Sachs, Paul Celan, Ernst Bloch) comme lieu de débat et de confrontation démocratique. De fait, Kunze et Gansel s'accordent à reconnaître chez Huchel une vérité et une fidélité envers soi-même (« J'ai fait l'expérience d'un Huchel fidèle et vrai », s'exclame Kunze) dont témoignent, par exemple, la poésie *Exil* (1968) - dont la traduction en français, soumise à l'auteur, a permis d'éclairer avec précision le sens et la portée - ou le poème *Klage* (Lamentation) dédié à Joachim, écrit sous le Troisième Reich et publié dans *Die Sternenreue* (La nasse d'étoiles).

L'intérêt du débat – qui se concentre à nouveau sur les objectifs et les conséquences de l'activité du traducteur, médiateur et passeur de poésie - se fait encore plus vif lorsque Gansel fait remarquer à Kunze combien l'apport critique, l'extrême niveau d'exigence formelle et les critères esthétiques de Huchel furent importants et décisifs pour lui : c'est, en effet, en tant que traducteur des poètes tchèques qu'il se fit connaître de son aîné et publier dans « Sinn und Form ». Une influence, celle de Huchel, qui s'est exercée après celle initiatrice et formatrice de Brecht, lequel avait profondément marqué le poète novice avec sa pensée paradoxale, son réalisme, la rigueur de son langage et la fermeté sans ambiguïté de son opposition à Hitler. Néanmoins, Huchel a été de beaucoup le plus proche : justement parce que, aux yeux de Kunze, il n'accepta jamais de transiger sur la poésie (« Nous ne porterons pas l'uniforme »), et même si il eut à accepter des compromis pour sauvegarder « Sinn und Form », ce qui ne lui évita pas - étant moins tacticien et habile que Brecht - d'être finalement écarté, en 1962, de la direction de la revue et de la culture de son pays, ce qui l'amena à se résoudre à l'exil, en 1971 (« Aucun auteur ne peut survivre à deux dictatures : résister à la première requiert tellement d'énergie que la seconde inévitablement le détruit »). Ainsi, Kunze entretint avec lui de profonds liens d'amitié et partagea dans les dernières années, alors qu'il était amer et solitaire (convaincu qu'il était, désormais, d'écrire sans être entendu d'un public sourd aux paroles des poètes), de longues promenades et non moins longues conversations, jusqu'à son départ pour l'exil, et à l'éloignement inattendu et dramatique, dont Mireille Gansel - qui fut présente - porte un témoignage poignant : un éloignement dû à l'épuisement physique et moral de Huchel, à sa crainte de ne plus trouver la force d'émigrer, à ses appréhensions pour les graves menaces qui pesaient sur le jeune poète totalement isolé (« exclu des livres/ exclu des journaux/ exclu des lieux de parole/ enfermé dans ce pays »), qui fit refuser à Huchel de recevoir son ami pour un adieu qui allait être définitif. L'incompréhension, les humiliations,

un isolement croissant furent le lot de Huchel à l'Ouest : Huchel était bien, d'une certaine façon, vulnérable et désarmé.

Le parcours tourmenté qui a été retracé, permet à Reiner Kunze de poser la distinction, pour lui essentielle, entre la poésie « créatrice de mondes » et la poésie engagée qui veut « changer le monde » : or celle de Huchel est - comme la sienne - une poésie créatrice où la nature joue un rôle fondamental comme instrument de dépassement de la contingence, comme répertoire de symboles et voie d'accès à l'universel. Gansel voit dans cette affirmation le point de rencontre le plus profond entre Kunze et Huchel et une commune source d'inspiration. Pour elle, qui les traduit, ces deux poètes sont des déchiffreurs des « éclairs de lumière », des interprètes de sens cachés, même si Huchel – comme René Char – reste profondément enraciné dans un paysage particulier alors que pour Kunze on peut parler plutôt de « paysages humains ». Ce qui rapproche les deux poètes c'est avant tout leur relation à la beauté et leur tragique constatation que la destruction de l'humain entraîne nécessairement la destruction de la beauté. Et Gansel de rappeler l'appel poignant adressé par Kunze à la jeunesse (*Rede an die Jugend*), pour qu'elle s'engage à défendre la beauté contre ceux qui la dénigrent et dénigrent ses défenseurs, comme Huchel qui l'enrichit au contraire par sa poésie ; le poème *Ein tag auf dieser erde* (Un jour sur cette terre) qu'elle cite et qu'elle a traduit, prouve bien comment Kunze - par la recherche de la beauté - a réussi à échapper à la dévastation et au désastre : son départ de RDA ne s'est pas résolu finalement comme une émigration, comme un exil, puisque le cours de l'histoire lui a permis de dire : « Je suis un allemand qui n'a fait qu'aller d'Allemagne en Allemagne ». Même en RFA, Kunze réussit à trouver « un refuge derrière le refuge » (titre et thème de la poésie dédiée à Huchel), cet étang où se reflète l'image du monde, et cette « terre de la langue » qui est celle des poètes en exil (*Dichter in Exil* : « la terre de leur langue ») comme Nelly Sachs (« Ma patrie c'est ma langue »). L'écriture poétique de Kunze porte donc la marque indélébile de la présence de Huchel : les poèmes qu'il lui dédie sont comme un dialogue en absence, infiniment triste : *Dorf in Mähren* (Village en Moravie), *Wiederbegegnung bei euch* (Réunion dans votre demeure).

Mireille Gansel interroge alors plus précisément Reiner Kunze sur sa poétique dont le poème *Wie die dinge aus ton* (Comme des objets faits d'argile), composé en 1970 et dédié à Jan Skácel, lui semble être le manifeste, en quelque sorte une *ars poetica* : selon ses termes la poésie ne commet pas de violence, ne détruit pas, ne tue pas ; c'est le propre de son humanité et de son humilité, dont Kunze retrouve l'expression dans la poésie tchèque : une poésie qui évite d'arracher le dernier voile... Interrogeant Skácel sur un de ses poèmes, qu'il désirait traduire, Kunze apprit que non seulement il ne pouvait pas répondre à la question, mais qu'il

ne désirait pas le faire, conformément à ce qu'il avait écrit : « J'aimerais que quelques secrets restent des secrets même pour moi, l'auteur de ces lignes » ; une idée qui l'attirait était celle d'abandonner l'escalade, de renoncer à une trentaine de mètres de distance du sommet, même s'il était possible de l'atteindre. Gansel cite à l'appui de cela des vers de Skácel - qui pourraient être le mot d'ordre de Kunze : « Je suis seulement un poète, un radar sous les tilleuls. Ce n'est pas à moi de répondre. J'interroge ».

Kunze, lui aussi, comme poète se veut à l'écoute, aux côtés des plus humbles, des plus vulnérables, celui qui capte la voix ou le silence des victimes ; et c'est précisément son activité de traducteur qui a pu le modeler ainsi intérieurement, le disposer au dépaysement, l'ouvrir à l'étrangeté de l'autre et de sa langue : ainsi il s'est donné la peine de se rendre dans le pays des poètes qu'il voulait traduire, selon l'adage de Goethe (« Si vous voulez comprendre un poète/ rendez-vous dans son pays »).

Gansel admire justement en Kunze l'être « de dialogue, de correspondance », s'adressant aux autres ; Huchel, lui, ne fut qu'un homme de monologue, de soliloque : « Le grand pari de la traduction - rendre visible cette part d'intraduisible dans l'autre - ce en quoi vous vous retrouvez tous, et ce sur quoi se fonde votre poésie ». Le pessimisme de Huchel allait jusqu'à considérer, en 1974, que l'époque était peu favorable à la poésie : Kunze, considère au contraire que de tous temps le petit nombre de ceux qui s'intéressent à la poésie a toujours trouvé comment la découvrir. Gansel rappelle qu'aussi bien Huchel que lui-même en avaient appelé à une sorte d'*internationale* de la poésie. De fait, quelques années auparavant il avait dit à Gansel que l'effort était identique, à travers le temps et par delà les frontières pour sauver l'humain dans l'être humain, pour le préserver de l'aliénation et de la destruction : tel était le seul but de la poésie. Kunze réaffirme encore cette constante, à savoir que les êtres humains ont toujours autant besoin d'humanité que d'oxygène pour vivre et que la fonction de l'art n'as pas changé, quelles qu'aient été les atrocités commises : ce qui donne tort à la fameuse phrase d'Adorno, sur laquelle ce dernier était d'ailleurs revenu.

Pour Kertész – rappelle Gansel - le bonheur c'est de rester toujours créatif, de garder le sens du chagrin le plus profond et de la plus grande joie, et de ne pas passer à côté de l'autre mais de rencontrer son regard.

L'entretien se termine sur la question qui reste ouverte : à quoi bon les poètes « dans les temps de détresse » ?

Mireille Gansel

Elle habite Paris. Comme germaniste elle a enseigné la littérature allemande et la traduction littéraire dans les universités de Paris et de Lyon. En 1970 elle s'est rendue en RDA pour y rencontrer Peter Huchel et Reiner Kunze. Elle a publié des traductions de ces deux poètes, notamment un choix de poèmes de Reiner Kunze, sous le titre, *Un jour sur cette terre*, édition bilingue, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2001-2002.

Elle a également traduit et publié toute l'œuvre poétique de Nelly Sachs, ainsi que sa correspondance avec Paul Celan : Nelly Sachs, *Éclipse d'Étoile* (précédé de *Dans les demeures de la mort*), Verdier, 1999 ; Nelly Sachs, *Exode et Métamorphose* (précédé de *Et personne n'en sait davantage*), Verdier, 2002 ; Nelly Sachs, *Partage-toi, nuit* (précédé de *Toute poussière abolie, La mort célèbre encore la vie, Énigmes ardentes et "Elle cherche son bien-aimé et ne le trouve pas"*), Verdier, 2005 ; Nelly Sachs Paul Celan, *Correspondance*, Belin 1999.

Par ailleurs deux années passées au Vietnam lui ont permis de connaître, traduire et publier pour la première fois en français les poètes vietnamiens : *Grande anthologie de poésie vietnamienne*, Paris, édition UNESCO-Gallimard, 1981 ; *Chants des Monts et des Eaux*, Paris, édition UNESCO/Sud-Est Asie, 1985 ; *Mille ans de poésie viténamienne*, Éditions Philippe Piquier, 1996 ; Lebadang, *L'aimée de la rivière noire*, Chant-légende du peuple Hmong, recueilli et traduit du vietnamien par Mireille Gansel, Paris, Éditions Alternatives, 2006.

Elle a publié également un recueil de poèmes : Mireille Gansel, *Larmes de neige*, postface de Claude Vigée, Plomelin, Éditions Calligrammes, 2006.

Rainer Kunze

Né en Saxe, en 1933, dans une famille de mineurs de fond. Il a étudié le journalisme et la philosophie à l'Université de Leipzig, mais sa carrière universitaire a été brusquement interrompue pour des raisons politiques ; il travaillera en usine avant de pouvoir se consacrer entièrement à l'écriture, en 1962. À cause du soutien qu'il a apporté au Printemps de Prague, il est étroitement surveillé par la STASI et il est exclu de la Chambre des écrivains, en 1976. Il est mis en demeure d'émigrer pour échapper à prison en 1977. Actuellement il vit à Passau, au bord du Danube. Il a reçu de nombreux prix dont le prix Trakl et le prix Büchner en 1977 ; le Prix Hölderlin en 1999. Il a publié en 1969, *Sensible Wege* ; en 1972, *Zimmerlautstärke* ; en 1976 *Die wunderbaren Jahre* ; en 1998, *Ein tag auf dieser erde*. Un recueil de ses poésies a été publié en 2001, sous le titre *Gedichte*. Il a publié également des essais, des livres pour enfants, des traductions en particulier des poètes tchèques.

La revue « Po&Sie », n°84, 1998, a également accueilli des textes de Kunze ; la revue « Conférences », n° 9, automne 1999, a publié son discours de réception du prix Hölderlin, avec une présentation de Mireille Gansel.

Peter Huchel

Peter Huchel (Berlin 1903 - Fribourg en Brisgau 1981), actif dès la fin des années 20 et fréquentant l'intelligentsia berlinoise dans les années Trente, il ne quitta cependant pas l'Allemagne, continua à écrire et à publier sous le Troisième Reich, mais sans adhérer au nazisme. Après la fin du deuxième conflit mondial, l'écrivain, joua, en Allemagne de l'Est, un rôle culturel de premier plan (notamment comme fondateur et directeur de la célèbre revue *Sinn und Form*, à partir de 1949), jusqu'à sa mise à l'écart pour déviationnisme en 1962 : ce qui le contraignit à s'exiler en 1971 et à s'établir d'abord à Rome, puis à Haufen in Brisgau. Huchel a laissé une œuvre poétique importante où s'exprime la recherche désespérée de la beauté dans un monde bouleversé par la tragédie de la guerre, et enfin tourmenté par la déception et les frustrations de la reconstruction : il publie en 1948 *Gedichte* ; en 1963, et seulement dans la République Fédérale d'Allemagne, *Chausseen, Chausseen* ; en 1962 *Traum im Tellereisen* ; en 1972 *Gezählte Tage* ; en 1973 *Ausgewählte Gedichte* et en 1977, *Die neune Stunde*.